

NATHALIE SARRAUTE

**Paul Valéry  
et  
l'Enfant d'Éléphant**

\*

**Flaubert  
le précurseur**

*nrf*

GALLIMARD











PAUL VALÉRY  
ET L'ENFANT D'ÉLÉPHANT

*Les Temps modernes, janvier 1947, avaient publié ce texte avec plusieurs coupures; restauré à son intégrité d'après le manuscrit original retrouvé, il a paru dans la revue Digraphe en mars 1984.*



L'Enfant d'Éléphant n'avait pas agi plus imprudemment, – cet Enfant d'Éléphant des *Histoires comme ça* de Kipling, « tout neuf et plein d'une insatiable curiosité », qui posait toujours des questions et qui se faisait partout rabrouer – quand, un beau matin, il avait fait cette belle question : « Qu'est-ce que le crocodile mange pour dîner? »... et là-dessus tout le monde lui avait dit « Chut! à haute et terrible voix et s'était mis à le cogner sans perdre une minute, ni s'arrêter pendant longtemps »; comme cet incorrigible Enfant d'Éléphant, j'avais beau savoir qu'il valait mieux me retenir, c'était plus fort que moi, je ne pouvais pas m'en empêcher, il me fallait absolument, quoi qu'il dût m'en coûter, en avoir le cœur net, et je ne manquais jamais de demander en toute occasion : « Mais est-ce donc bien vrai, êtes-vous vraiment bien certain, trouvez-vous vraiment sincèrement que Paul Valéry est un grand poète? » Et aussitôt, comme si j'avais prononcé des paroles sacrilèges, tout le monde me faisait

signe de me taire en se retournant pour voir si on avait entendu ma question. Et les uns s'en allaient en haussant les épaules sans daigner me répondre, et les autres, le premier choc passé, me regardaient avec pitié et m'assuraient qu'ils ne le répéteraient à personne et s'efforceraient même de l'oublier, si je leur promettais de ne jamais recommencer; certains m'ont demandé en souriant si j'avais jamais rien compris aux grands classiques français, ou aux grands classiques tout court, et pourquoi, pendant que j'y étais, je ne posais pas la même question au sujet de Racine, ou bien de Virgile, de Lucrèce ou de Platon à qui Paul Valéry a été à juste titre comparé; quelques-uns m'ont conseillé, puisque j'étais incapable de sentir par moi-même ce qu'était la véritable poésie, de m'en rapporter au jugement des plus grands parmi les contemporains de Paul Valéry, à celui de Rilke, notamment, que, disaient-ils, je prétendais admirer, et qui avait fait de lui les éloges les plus flatteurs qu'un poète ait jamais décernés à un autre poète de son temps; d'autres se sont mis en colère et m'ont parlé avec une grande véhémence de « gloire nationale », d'« admiration unanime à l'étranger », et de poésie à laquelle les mots « pure », « parfaite », « classique », « étonnante », « merveilleuse », « accomplie », « rare », « prestigieuse », « inouïe », étaient, comme c'est l'usage, dès qu'il s'agit de Paul Valéry, immanquablement accouplés; un seul, parmi tous ceux que j'ai ainsi impru-

demment provoqués, qui avait rougi et détourné les yeux et que j'avais pressé de questions dans un coin sans vouloir le lâcher, finit par me dire tout bas, comme à contrecœur et d'un air agacé : « Mais vous ne savez donc pas que nous avons toujours eu besoin d'un abbé Delille? » Mais je ne m'étais pas encore remise de mon étonnement qu'il avait disparu, et il a toujours évité soigneusement depuis de se retrouver en tête à tête avec moi. Et une autre fois encore, quelqu'un que j'avais longtemps harcelé, me glissa dans un souffle et les yeux un peu égarés : « Mallarmé rayon calicot »... Mais c'était si inattendu, si extraordinaire, que je me suis toujours demandé si j'avais bien entendu.

Il paraissait évident que personne ne me serait d'aucun secours et qu'il ne me restait qu'à essayer de me tirer d'affaire par mes propres moyens. À première vue, cela pouvait ne pas sembler trop difficile. Je n'avais qu'à m'enfermer dans ma chambre; fermer ma porte à tous les bruits du dehors; et, seule en face de l'œuvre de Paul Valéry, m'abandonner à moi-même. Je serais alors en face d'elle ce lecteur anonyme que toute œuvre littéraire, si ancienne et si bien établie que soit sa renommée, ne cesse à aucun moment de son existence d'affronter. Elle serait pour moi ce que toute œuvre d'art, comme le dit si bien Thierry Maulnier, « peut être à chaque moment et pour tout lecteur qui se place en face d'elle, un événement neuf et un commencement absolu ». Et alors la réponse

que je me ferais à moi-même ne vaudrait pas pour moi seule. Elle serait peut-être aussi la réponse timide de quelques-uns de ces lecteurs inconnus qui, isolés les uns des autres, enfermés dans leurs chambres solitaires, en face de cette œuvre s'interrogent avec inquiétude et s'étonnent.

Rien de plus simple à première vue que ce qu'il me fallait tenter – ni de plus naturel. Mais en réalité, rien de plus difficile. Envisager l'œuvre de Paul Valéry comme un événement neuf! L'aborder avec une sensibilité intacte et un regard impartial! Pour parvenir à cela, que ne fallait-il pas détruire, chasser à tout instant de son esprit, extirper de sa mémoire? Quelle couche chaque jour plus épaisse de vernis protecteur ne fallait-il pas gratter, quelle gangue solide et dure, chaque jour plus solide et plus dure, de paroles louangeuses et de commentaires enthousiastes ne fallait-il pas briser autour de chaque ligne, de chaque strophe, de chaque vers, pour les faire apparaître à la lumière! Ceci, par exemple, et je choisis au hasard, qu'il fallait s'efforcer d'oublier, cette « Initiation à la poésie de Paul Valéry », dont l'auteur veut nous faire admirer tout d'abord « le portique qui nous ouvrira un si royal domaine », « portique, nous dit-il, qui appuie son arche d'accueil sur ces deux magnifiques colonnes, *L'Âme et la Danse* et *Eupalinos ou l'Architecte*, qui égalent Valéry aux plus grands essayistes de tous les temps... Dans *L'Âme et la Danse*, nous dit-il encore, Paul Valéry a connu la plus



NATHALIE SARRAUTE

Paul Valéry et l'Enfant d'Éléphant

\*

Flaubert le précurseur

Il est extrêmement difficile de dégager une œuvre à l'apogée de sa renommée de la gangue de commentaires enthousiastes qui l'enferme et de la regarder comme « un événement neuf ». C'est cette difficulté que Nathalie Sarraute a fait sentir dans son roman *Les fruits d'or*. C'est à elle qu'auparavant elle avait essayé de s'attaquer dans ces deux essais.

Le premier, écrit après la mort de Paul Valéry, montrait combien la vénération sans la moindre réserve dont il était entouré, l'absence de toute discrimination rendait parfois déconcertante, décourageante la lecture de son œuvre.

L'irrespect dont elle fait preuve à l'égard de Valéry, il le lui aurait pardonné, lui qui a donné l'exemple dans sa façon de traiter Pascal.

Quant à Flaubert, que les romanciers modernes considéraient comme « notre maître à tous », surtout par son attachement aux pures formes descriptives, Nathalie Sarraute, en relisant son œuvre sans idées préconçues, a vu que c'est non pas *Salammô* ou *L'éducation sentimentale*, mais *Madame Bovary*, où son style glacé, figé, verni s'accorde admirablement avec un univers tout en trompe l'œil, qui a permis à Flaubert d'introduire pour la première fois dans la littérature ce qu'on a appelé plus tard « l'inauthentique » et d'ouvrir au roman et au théâtre un domaine jusque-là inexploré.

Flaubert, qui rêvait aussi d'écrire « un livre sur rien, un livre sans attaches extérieures », n'est-il pas un des plus certains précurseurs de celle qui a réussi à saisir dans son mouvement la plus infime parcelle de vie psychique ?



9 782070 706068



86-1 A 70606

ISBN 2-07-070606-0

58 FF tc

Extrait de la publication